

Perdu dans le Labyrinthe :

Thésée raconte son aventure dans le Labyrinthe et son combat contre le Minotaure à Ariane.

THÉSÉE

À peine libérés, ou plutôt condamnés
À une mort atroce, à jamais enfermés
En ces lieux sans espoir où vit le vil velu,
Monstre qui constitue notre unique salut
Pouvant nous amener jusqu'aux pieds de Cerbère,
Au royaume d'Hadès, aux portes des Enfers,
Qui semblent désormais si beaux, si accueillants
Par rapport à la bête, au sort qui nous attend ;
Nous nous réunissons, établissons un plan
Pour nous débarrasser du géant renâclant.
Mais, et bien malgré nous, vite viens la panique,
Sans nous laisser lutter, de façon dramatique,
S'emparer de nos corps, de nos âmes et nos cœurs
Nous faisant oublier et nos frères et nos sœurs,
Perdre notre raison, guidés dès à présent
Par notre instinct, nos peurs, nos nerfs uniquement.
Notre compas devient fatalement l'effroi
Nous ne pensons plus clair, nous ne voyons plus droit.
De valeureux soldats à simples et pauvres proies
Manquant force et courage, ainsi que leur sang-froid,

Voilà comme nous change, alors, le Labyrinthe
Après quelques secondes à peine en son étreinte.
Et même si, au fond, nous nous en rendons compte,
Face à cette émotion que personne ne dompte
Nous cédon, impuissants. Alors, stupidement,
L'esprit trop occupé, pour penser franchement,
À tout analyser, chaque odeur, chaque bruit,
Chaque information qui, dans l'ombre de la nuit,
Lui parvient, le prévient, lui permet de comprendre
Le chaos alentours, ou les lointains méandres,
D'enfin donner un sens à des flots d'Inconnu,
Qui depuis notre entrée l'inondent, le polluent,
Bref, ainsi éperdus nous commettons l'erreur
De nous diriger seuls, point unis, vers l'horreur.
Nous nous séparons donc, sept à droite et à gauche
Sans malheureusement, d'une astuce l'ébauche.
Pensant, car moins nombreux, mieux surprendre l'hybride :
Nous attirerions moins l'oreille du putride.
Mais, bien évidemment, notre idée était fausse.
Et, sachant nos amis envoyés dans la Fosse,
Nous réaliserons, en effet, mais trop tard
Qu'à peine en l'ancre entrés, des limbes le fuyard
Nous nous fourvoyions. Mais pardon, je m'égare.

Nous nous séparons donc, pour trouver le Bâtard.

Alors je me souviens de ton dernier présent.

Ta ruse, notre atout, fuir ces lieux répugnants !

Si simple, mais pourtant si sage, raisonné

Je sors ainsi la clef de notre liberté :

Ton fil, fatal, précieux, ta bénédiction !

Ton fil, fière effigie de notre affection !

Ton fil, fortuit remède à cette ivre folie !

De cette damnation la porte de sortie !

Le déroule, l'attache aussi bien que je peux

De mes doigts tout tremblants, fébriles car nerveux,

À de fines racines, à de fragiles tiges,

De nature, d'espoir, de vie derniers vestiges.

Même la Terre-Mère, ici, ne sait survivre

Absorbée par le mal que l'on sent nous poursuivre.

Il est dans l'air, le sol, sur les parois sans fin

Partout. N'épargne rien, et satisfait sa faim

En s'attaquant à nous, nous chassant sans relâche.

Notre âme il envahit, peu à peu nous l'arrache,

Nous rapproche toujours de Charon et sa barque.

Sans ton fil, nous errions vers le sombre monarque.

Sitôt jetée cette ancre, amarrée au vrai monde

Au-delà de ces murs amers, maudits, immondes

Étincelle brillant dans ces sombres ténèbres
Phare de vie, caché dans ce désert funèbre,
Pour nous pauvres marins jetés en cette mer
Opaque, ayant l'effet d'un violent courant d'air
Gonflant enfin nos voiles, annonce d'un rivage,
À ce large océan de si sombres présages ;
Retentissent soudain des cris épouvantables
Dans lesquels on entend, oui, c'est indubitable,
L'effroi, non, que dis-je. Une pure terreur !
Ils annoncent l'horreur, débuts de nos malheurs.
Les parois les renvoient, jusqu'à nous ils résonnent.
Notre esprit est en feu et notre sang bouillonne,
Tant nous voulons hâter l'heure de la vengeance.
Nous nous précipitons, et notre vigilance
Est dès lors envolée. De rage et d'impuissance
Nous courons, en suivant ce qu'indiquent nos sens.
Sous nos talons pressés brûle le sol acide.
La terre éparpillée vole dans l'air fétide.
Bientôt nous arrivons à une intersection.
Mais, peinant à choisir la bonne direction,
Nous nous dévisageons et comprenons alors
Qu'il faut nous diviser. Pour défier la mort,
Pour espérer sauver nos valeureux amis

Pour espérer à temps atteindre l'ennemi,
Nous n'avons d'autre choix que de nous séparer.

Ou plutôt, dans l'action, le luxe de penser

Ne nous est octroyé. Ariane c'est ainsi
Que, seul, je me retrouve à me perdre, indécis.

Héros insignifiant, entre ces fiers géants
Qui tendent leurs longs bras jusqu'aux cieux, au néant.

Leur ombre impitoyable ensevelit Thésée.

Sous ce brouillard épais sombre le fils d'Égée,

Terrassé par ce lieu, par ses mille détours.

Les cris cessent soudain, suit un silence lourd.

Plus aucun son de lutte ou d'une quelque offense

Ni plainte de douleur, ni bruit de violence,

N'éclate dans l'arène. Alors que plein d'espoir

Un grondement bestial tue mon rêve illusoire.

La Crête est victorieuse, encore, et non Athènes.

Ce hurlement cruel, qui aggrave ma peine,

Retentit sans pitié, témoignage féroce

Du carnage sanglant du fléau de Minos,

Annonçant tristement mon lamentable échec.

De ses pauvres victimes il y aura obsèques.

L'affreuse créature est toujours sous le ciel

Alors que mes amis gisent au sol, par son fiel.

À ce cri je m'élançai. Et ma plaie infinie,
Ma profonde douleur, mon mal, mon agonie
Ma culpabilité, ma fatale impuissance,
Me dévorent, me noient. Dans ce bruyant silence
Ils, cependant aussi, me redonnent courage,
Attisent ma vengeance et raniment ma rage.
Et je cours, et je vole, où je vais je ne sais.
Je suis ces élans fous, de leur feu suis l'objet.
Et, tout en déroulant ta pelote soyeuse,
Guidé par Athéna, galvanisé par Zeus,
Je m'aventure encore et toujours plus avant
Dans ces sombres abysses, où je suis seul vivant.
L'esprit tout confus par ces mystérieux méandres,
Je ne sens plus le temps. Abattre le misandre
Constitue mon dernier, mon unique désir.
Obtenir ma revanche, enfin ce monstre occire
Rendant ainsi justice à ses pauvres victimes
Innocentes, punies pour d'un autre le crime.
C'est alors qu'il surgit. Me perdant, je le vois.
Je me suis enfoncé au cœur, où il est roi,
Du Labyrinthe hostile. Il se campe coriace
Fier, sanglant, entouré d'os, d'épées, de corps las,
Tous sinistres trophées de ses exploits passés.

Ses jambes fermes, au sol, paraissent comme ancrées.

Une fourrure drue couvre son large torse

Où des muscles saillants témoignent de sa force.

Ses poils noirs sont salis par la terre et le sang

Mais lui-même se montre indemne, provoquant.

D'énormes dents jaunies, carnassières, pointues

Se laissent deviner par sa gueule goulue.

Ces yeux plus sombres que le charbon, irréels

Semblent animés d'un feu démoniaque, cruel.

Son crâne est couronné de deux cornes acérées.

Son puissant poing brandit une lame affutée :

Sa hache rougeoyante, et pesant bien mon poids.

Me flairant il se tourne, alerte, m'aperçoit,

Pousse un horrible cri, tonnant renâchement

Penche sa tête ainsi, me toisant, me jaugeant.

Son âcre odeur alors me frappe de plein fouet.

Je recule effaré, lui se rue sans délai.

Le sol tremble à ses pas, le temps semble cesser.

Interdit, terrifié, je ne peux qu'admirer

Ce monstre véhément, formidable Ennemi,

Fils de Pasiphaé, enfant des Dieux maudit ;

Craint par Ciel et par Terre, oublié du Soleil !

Vétéran invaincu, combattant sans pareil

Minotaure féroce, altier Anthropophage !
Furieux fauve fangeux, vif animal sauvage ;
Mi-Homme mi-bovin, farouche et téméraire,
Me charger, son rival, modeste belluaire.
Je le vois s'approcher, si grand, impitoyable.
Je sais qu'il est, d'un coup, de me tuer capable.
Aussi je me reprends, esquive son assaut
Et dégaine l'épée dont tu m'as fait cadeau.
De sa lame affûtée j'entaille sa cheville.
Il gronde, se retourne et sur ses pieds vacille
Mais, enragé, meurtri, il résiste toujours.
Il relève sa hache, et de ses sabots lourds
Piétine le sol sale en me fixant, acerbe.
Il bondit, fulminant mugissements superbes.
Cette fois je l'attends. Arrivé près de moi
Je m'écarte et assène en son flanc, non sans joie,
L'épée, jusqu'à sa garde. Il se fige, mais vif
Je la retire. Il tombe. Alors, expéditif,
Je vise sa nuque et, enfin, le décapite.
Sa tête roule au sol. Son corps la suit bien vite.
Je me tiens donc debout, haletant, soulagé
Mais plus que tout surpris de voir le macchabée
De ce monstre vaincu désormais abattu,

Savourant cette paix, ce silence absolu.
Ainsi donc je deviens Seigneur de cet Enfer
Puisque j'ai détrôné l'ancien tyran austère.
Reprenant mes esprits, j'empoigne une des cornes.
Ce sordide trophée, dont hardiment je m'orne,
Révèle mon exploit. Je ramasse ton fil
Et pars. Je quitte enfin cette Terre infertile,
Avec en mains les clefs des Prisons de Dédale.
L'écho de mes pas sûrs meurt dans l'Ombre Fatale
Où gît le corps sans vie de Son turpide Roi ;
Remonté de l'Abîme, à nouveau Il y choit.
J'arrive alors à l'arbre, oui l'arbre florissant
Auquel j'avais noué ton fil ensorcelant.
Je le détache, ardent. Je l'observe, exalté.
Je l'enroule, impatient, et je souris, sauvé.
L'immense porte s'ouvre. En sortent des soldats,
Voient la hure, ahuris, devinent mon combat.
Ils m'entourent, m'escortent et m'emmènent, royal,
Loin de ce sombre endroit, Labyrinthe infernal.
Après avoir payé le tribut de Neptune
Je retrouve bientôt le soleil et la lune,
Marquant ainsi la fin de mon glorieux séjour
En ce si vaste lieu aux milliers de détours.